

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Elle se tut.

Mais elle sentait si bien que, depuis quelques heures, sa vie était jetée en pleine tourmente, en plein infini, en plein inconnu, qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, dans l'impuissance complète de se reprendre et de se diriger, qu'elle en ressentait une terreur superstitieuse comme doivent en éprouver les adeptes du spiritisme lorsqu'ils se croient en communication avec les esprits évoqués.

— Comme vous devez le maudire, ce Bastien ?

— Hélas ! madame, tout ce passé est si loin de moi qu'il me semble qu'il s'agit d'un autre lorsque j'y pense... Mon père n'était qu'un enfant, alors... Le malheur des ancêtres n'atteint pas toujours les petits-fils...

— Vous n'avez jamais recherché si ce Bastien avait quelque enfant ?

— A quoi bon ?

— Pour venger sur lui le meurtre de votre grand-père...

Il secoua la tête.

— Cela, madame, est une bien triste histoire où Bastien ne fut pas seul coupable... Je n'y pense jamais... Les meurtriers ont été punis... C'est un passé mort... Si Bastien a laissé de la famille, est-elle responsable ? Dans la même famille, un membre est gangrené, les autres ont des vertus. Ce passé est mort, je le répète.

Ces paroles la ranimèrent.

— Monsieur, fit-elle, je vous ai dit tout à l'heure que je n'étais pas coupable. L'homme qui est là possède un secret qui touche à l'honneur de la famille à laquelle j'appartiens. Il a voulu abuser de ce secret, qu'il est seul à connaître...

— Cela était grave ?

— Ah ! monsieur, qu'il me suffise de vous dire que si ce secret était jamais révélé à mon mari, à son père, à ma fille, je n'aurais plus qu'à mourir...

Et se redressant :

— Mais sachez avant tout que cela ne touche en rien à mon honneur particulier... que cela est pour ainsi dire en dehors de moi... que je n'aurais rien pu empêcher.

— Je vous crois, madame...

— Cet homme, possesseur de ce secret, a voulu me le vendre.

— Le misérable !

— Plus misérable que vous ne le pensez... car, ce qu'il exigeait, ce n'était point de l'argent... alors que, pourtant, je lui offrais ma fortune tout entière !...

— Et quoi donc alors ?

— Il voulait entrer dans notre famille...

— Lui ! fit le jeune homme, avec un cri... Lui ?...

Et après un silence :

— Achevez, je n'ose comprendre !

Si, monsieur, vous comprenez, au contraire... Il voulait m'obliger à lui donner Bérengère pour femme...

— Bérengère ! !

— Votre amie d'enfance, monsieur Jourdan, Bérengère ! Et si je refusais, il me menaçait de révéler devant ma famille, une famille de magistrats, le terrible secret dont un crime l'avait rendu possesseur...

— Bérengère ! Cet homme eût épousé Bérengère !

— Oh ! je ne l'aurais jamais voulu, vous pensez bien... Alors, monsieur Jourdan, tout à l'heure, devant ses menaces, prise de colère et de folie, ne sachant plus ce que je faisais, je me suis précipitée sur lui pour le chasser... Et il a eu peur en sentant mes mains autour de sa gorge... Il a tiré de sa poche un revolver... Je lui ai saisi le bras... Il a perdu l'équilibre... Il est tombé, m'entraînant et un coup est parti un seul, qui l'a tué... Est-ce lui qui a tiré ? Est-ce moi ?... Je l'ignore... Ce que je sais, c'est que je ne réfléchissais pas... Je ne voulais pas le tuer, certes... Non, non, ajouta-t-elle, ce n'est pas moi !... Je ne voulais pas, je ne suis pas coupable.

— Je vous crois, madame, répétait Pierre à cette mère désolée.

— Vous voyez, monsieur, où j'en suis, maintenant... Cet homme est mort, chez moi, de mort violente... Je suis seule au château... Tout m'accuse... n'est-ce pas ? Tout m'accuse ? disait-

elle, comme si elle avait voulu recevoir la certitude, au moins l'espérance du contraire ?

— Tout vous accuse, dit-il simplement.

— Et pour tout le monde je serais coupable ?

— Pour tout le monde !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, au comble du désespoir...

Vous me sauvez, monsieur Jourdan...

— Je ferai mon possible pour cela, madame.

— Oh ! alors, rien n'est perdu, je puis espérer encore...

— Personne n'a vu entrer cet homme ?

— Personne. Du moins je le crois.

— Les domestiques du château ?

— Absents.

— Le cocher ? Le jardinier ? La femme ? Les enfants ?

— Absents... Revenus tout à l'heure... Il n'y a qu'un instant.

— Connaissez-vous vos relations avec cet homme ?

— On ne les connaissait pas...

— Personne non plus ?...

— Si, un seul homme...

— Qui ?

— Me Chavarot.

— Le notaire de Paris ?

— Oui.

— Bien. Espérons que rien ne viendra vous perdre...

— Qu'allez-vous faire ?

— Enlever d'ici ce corps... Le porter le plus loin possible...

— C'est cela ! Ah ! que je ne le voie plus... jamais... jamais !

— On le trouvera... demain... après-demain... peut-être.

On ouvrira une enquête... mais vous ne serez pas soupçonnée, c'est probable...

— Oh ! monsieur, vous me sauvez la vie... plus que cela, monsieur Jourdan, vous sauvez Bérengère...

Il eut un mélancolique sourire.

C'était bien à elle qu'il pensait, en effet, en se dévouant ainsi... à elle seule !

Mais l'heure pressait.

La malheureuse ne reprendrait un peu de calme que lorsqu'elle serait loin de ce cadavre.

— Il faut user d'extrêmes précautions, dit-il.

— Je vous obéirai en tout, monsieur.

— Et d'abord, veuillez éteindre cette bougie, afin que le jardinier, s'il fait sa tournée de surveillance, puisse croire que vous êtes couchée.

Elle l'éteignit.

— Maintenant, il faudrait que vous descendiez dans le jardin. D'en bas vous me feriez signe que tout est libre... après vous être assurée soigneusement qu'il n'y a personne.

Passivement, sans volonté, elle descendit.

La nuit continuait d'être calme, avec un ciel parsemé de nuages blancs.

Elle parcourut les pelouses, le jardin, alla même jusqu'au parc, y entra, puis revint.

D'en bas elle aperçut Jourdan à la fenêtre.

— Vous pouvez venir, dit-elle très bas et d'une voix tremblante. Jourdan était très robuste.

Du reste, le viveur, flaque et vide, ne pesait pas lourd. Jourdan le souleva par les bras, debout... puis le prit par les reins et sans efforts, sans secousse, le chargea sur son épaule où l'homme resta plié les jambes ballantes d'un côté, la tête et les bras de l'autre.

Ce fut ainsi, avec ce sinistre fardeau, qu'il traversa le jardin et atteignit le parc.

Il marcha longtemps, dans celui-ci, évitant les allées, de peur d'une rencontre, suivi par Mme d'Hautefort qui se taisait, épouvantée plus que jamais par cette terrible promenade.

Dans des broussailles, Jourdan laissa tomber le corps, non loin de la route d'Orléans qui coupait le parc de part en part.

Et se tournant vers Clotilde :

— Si personne ne nous a vus, dit-il, vous êtes sauvée, madame...

Elle lui prit les mains, les embrassa passionnément ;

— Ah ! monsieur, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

— Rien, madame !...

— Comment vous prouver ma reconnaissance...

— En aucune façon, madame.

— Parlez, monsieur, demandez-moi ce que vous voulez...

— Je ne veux rien, madame, rien...

— Ainsi, monsieur, votre dévouement, il me sera impossible de vous en récompenser ?...

— Impossible, oui, madame...

— Est-ce donc à votre amitié pour moi seulement qu'il faut l'attribuer ?...

Il hésita, puis tout à coup s'enfuit précipitamment.